

BADR'EDDINE MILI AU SOIR D'ALGÉRIE :

«Le Dernier Hiver est un film anticolonialiste»

Le réalisateur Hocine Nacef a donné le dernier tour de manivelle du téléfilm *Le dernier hiver, une adaptation du roman La brèche et le rempart de Badr'Eddine Mili*, publié en 2009 chez Chihab. *Le dernier hiver*, d'une durée de 4 heures et demie, couvre une période de l'histoire de l'Algérie qui va des années 1940 à l'indépendance. Le film produit par l'entreprise publique de télévision et la société de production Algérie invest com sera diffusé en trois parties de 90 minutes chacune. *Le dernier hiver* a été tourné à Constantine, la ville natale de Badr'Eddine Mili. Dans cet entretien, l'auteur du roman *Les miroirs aux allouettes* (2011) parle de cette super-production nationale, de ses projets et de Constantine, sa ville bien-aimée.

Le Soir d'Algérie : Vous venez de rentrer de Constantine où vous avez dirigé, pendant 3 mois, le tournage de *Dernier Hiver*, l'adaptation de votre roman *La Brèche et le Rempart*. Comment cela s'est-il passé ?

Badr'Eddine Mili : Ce fut, tout simplement, formidable. L'Entreprise publique de télévision et la société de production Algérie Invest Com m'ont offert la merveilleuse opportunité de vivre une aventure unique en son genre : diriger, après deux années de préparation, une méga-production de 4 heures 30 minutes qui a utilisé les services d'une équipe composée de pas moins de 20 techniciens, décorateurs et accessoiristes, de 50 comédiens principaux et secondaires et de plusieurs centaines de figurants, ce qui n'a, évidemment, pas été, on l'imagine, de tout repos. J'ai veillé, dans ce cadre, à donner à l'écriture de ce film une orientation qui ne trahisse pas le texte original et, globalement, je suis satisfait du résultat final, un grand bouquet d'émotions, toute la palette des sentiments qui ont émaillé, lors de l'occupation coloniale, la vie quotidienne des habitants de Aouinet El-Foul, ce quartier mythique qui fut la base arrière de la bataille de Constantine au cours des années 1950.

Hocine Nacef, le réalisateur que j'ai choisi pour mettre en scène cette saga, m'a été très utile, non seulement parce qu'il est l'enfant de la ville, élevé dans sa grande tradition culturelle, mais aussi, parce qu'il est l'un des rares à l'avoir, par le passé, filmée avec une sensibilité et une profondeur qui ont emporté mon adhésion au moment où il fallait choisir «le metteur en images» du roman.

Le Dernier Hiver couvre la période qui va des années 1940 à l'indépendance, ce qui a dû supposer une reconstitution historique obéissant aux standards en usage en la matière. De quelle façon vous vous y êtes pris pour faire face à cette exigence ?

Une reconstitution historique n'est pas chose aisée. Ce fut compliqué, surtout dans une ville où tout a été transfiguré et où peu de vestiges de cette époque ont survécu. Il fallait recréer, au détail près, les décors pour faire revivre l'air du temps avec l'originalité de ses parlers, de ses musiques et de ses rituels et, surtout, restaurer les sites où se sont déroulés, réellement, les événements et où ont évolué les personnages de *La Brèche et le Rempart*.

Malheureusement, nous n'avons retrouvé que les fantômes de la Médina et des quartiers concernés comme Aouinet El-Foul, l'un des principaux lieux du film. Il y avait fort à faire pour pallier la disparition de pans entiers de l'ancien tissu urbain. Nous fumes obligés, parfois, de procéder à des travaux de restauration là où c'était impératif et là où nos moyens nous le permettaient. Par exemple, des classes de l'ex-école Aristide-Briand et de l'ex-lycée d'Aumale,

symboles de la discrimination de l'école indigène, ont été refaits à l'identique pour respecter l'authenticité de leur ancienne configuration. En plus de la nécessité de dépasser ce type d'écueils, il fallait réunir les accessoires et les costumes de ces années-là, afin de ne pas tomber dans le folklorisme et les caricatures dont furent victimes certains films algériens du genre. La rareté du mobilier et des costumes d'après-guerre nous ont donné du fil à retordre et n'eut été l'intérêt porté à la production par certaines familles constantinoises et de rarissimes antiquaires survivant au Bardo qui nous les cédèrent, nous aurions été contraints de travailler avec le minimum.

C'est là, sans doute, une question sur laquelle le secteur de la culture, les professionnels et les investisseurs devraient se pencher, sérieusement, pour pouvoir apporter à l'industrie cinématographique nationale les moyens appropriés pour produire des films respectueux de la vérité historique, aussi bien au plan du fond que de la forme.

Pourquoi *Le Dernier Hiver*, ce titre un peu énigmatique ?

Le titre renvoie à la dernière saison du colonialisme et aux dernières souffrances infligées au peuple algérien par un système sans foi ni loi. Il décrit, à travers les yeux d'un enfant-adolescent et de sa famille, la dernière ligne du combat politique, social, culturel et militaire conduit par le Mouvement national et la Révolution armée, de la fin de la Seconde Guerre mondiale au 5 juillet 1962. Mon intention était de faire un film anti-révisionniste qui remette les pendules à l'heure et fasse barrage aux versions édulcorées et très contestables sur l'occupation étrangère de notre pays qui circulent ici et là, en particulier depuis le début de la commémoration du 50^e anniversaire de l'indépendance de l'Algérie.

La distribution du film se distingue par l'apparition de nouveaux visages sur lesquels le casting semble avoir misé. Confirmez-vous cela ?

Tout à fait. Algérie Invest Com et moi-même avons parié, au cours des castings organisés à Alger et à Constantine, sur les espoirs du cinéma et du théâtre algériens qui ont déjà tourné dans de précédentes productions et qui avaient besoin de confirmer. Nous leur avons fait confiance et nous n'avons pas été déçus. Mohamed Tahar Zaoui qui avait campé Aïssat Idir, Mouni Boualem qui fut Zola dans *Harragas Blues*, Abdelkader Slimani et Mohamed Laïb furent sublimes de naturel et de créativité. Mais le coup de cœur, je l'ai eu pour deux jeunes pousses, Mouataz Mekhaba et Soheib Benfadel qui ont interprété, avec brio, les deux ages successifs de Stopha, le principal personnage du film. Accompagnés par de vieux routiers du théâtre comme Nouredine Bechkri, Aziz Boukroumi, Abdelhak Benmaarouf et Messaoud Zouaoui, ils furent, absolument, prodigieux de sincérité et d'intelligence. Mouloud Bensaïd, Ahmed Benyahia et Saïd Boulmerka, connus dans le milieu culturel constantinois, ont, eux aussi, donné à la composition une touche artistique originale. J'ose croire qu'avec l'arrivée de ces talents sur la scène nationale, l'audiovisuel pourra bénéficier de l'apport d'un sang neuf, une relève qui rompra, à coup sûr, avec les profils qui ont trop marqué, dans le passé, le cinéma et la télévision de notre pays.

Vous n'avez pas manqué de mettre en relief, dans plusieurs séquences, le choc culturel vécu par les petits enfants algériens scolarisés dans l'école indigène. Qu'avez-vous voulu démontrer par là ?

Par leur brutalité et leur surréalisme, les conditions de scolarisation des petits enfants algériens dans l'école indigène m'ont, de tout temps, interpellé. J'ai voulu rendre compte de l'étendue et de la gravité des traumatismes qu'ils subirent, de ce fait, eux

qui ne connaissaient pas un traître mot de la langue et de la littérature françaises et qui furent, dans les années 1950, jetés en pâture dans des écoles peuplées de brutes coloniales psychopathes. En insistant sur cet épisode et en lui réservant plusieurs séquences dans le film, j'ai tenu, d'une certaine manière, à rendre hommage à leur courage, car, sans en être totalement conscients, ils furent des militants de la cause nationale, envoyés au feu pour arracher l'étincelle de l'Olympe et la clef de la délivrance, et ils y parvinrent, haut la main, malgré toutes les violences morales et physiques qui les opprimèrent.

Quelles furent à votre avis les moments forts du film ?

N'attendez pas de moi, bien sûr, que je vous dévoile toute la teneur du film qui sera diffusé en trois parties de 90 minutes chacune. Je dois seulement vous indiquer qu'ils sont nombreux, je ne vous en citerai que quelques-uns comme la rafle de la Brèche suivie, sous un soleil de plomb, par des milliers de spectateurs curieux, quatre manifestations dont une des gaullistes sur le Pont Suspendu, un précédent dans le cinéma algérien et six opérations de fidaiyine dont celles dirigées contre le commissaire San Marcelli et le chanteur Raymond ainsi que plusieurs fêtes et rituels empruntés au patrimoine constantinois, des plateaux, à mon avis, très réussis.

Je me dois, cependant, de préciser que *Le Dernier Hiver* n'a rien à voir avec la reconstitution de la bataille de Constantine des années 1950 comme certains ont voulu le faire croire. Mon intention était, plutôt, de procéder à une description libre du quotidien des petites gens du peuple qui s'étaient sacrifiés pour la libération du pays sans rien demander en retour, tout en soulignant la difficile préservation de l'identité nationale et l'accession à une conscience aiguë du fait colonial auxquelles sont parvenus les restes des tribus du Nord-Constantinois expropriés de leurs terres et parqués dans le bantousthan de Aouinet El-Foul.

Je pense avoir atteint mon objectif en pérennisant, par l'image, cette longue marche vers la liberté. Et mon contentement est d'autant plus grand que j'ai constaté, sur place, l'engouement manifesté par les jeunes à l'endroit du film dans lequel je me suis employé à les impliquer moralement et matériellement.

Je veux leur dire, ici, ainsi qu'à tous les habitants de Aouinet-El-Foul et de la ville, toute ma gratitude pour les nombreuses marques d'attention et d'attachement qu'ils ont exprimées à l'endroit de cette production, tout comme j'adresse mes plus vifs remerciements aux autorités civiles et militaires, officiers et éléments de l'ANP, du Darak Al-Watani et de la DGSN qui nous ont prêté une assistance permanente, avec une mention particulière à M. Nourredine Bedoui, wali de Constantine, pour la chaleur de son accueil et l'assistance multiforme qu'il a accordée à notre équipe, au cours d'un séjour riche en événements. Un grand merci aussi à Hamou Salim, ancien responsable du PPA-MTLD, aux familles des moudjahidine Ferhat Abbas, Zaâmourche, Aouati, Mentouri, Kitouni, Kaghouché, Zertit, Benrachi, Benhamadi, les héritiers de la ferme Ameziane, ex- centre de torture, ainsi qu'à Abdelouahab Abid Benyamina, ancien condamné à mort, à Ahmed Boudjeriou, l'auteur de *La Mintaka 25*, à Si Kracha, secrétaire de l'ONM de Constantine, et à la moudjahida Fadela Manaâ Merabia.

Ma gratitude va, aussi, au procureur général de la ville de Constantine, à M^{me} Nia, chargée de la communication à la wilaya, aux responsables de l'APC, de l'EPTV d'Alger et de Constantine, des universités Mentouri et Emir-Abdelkader, avec à sa tête M. Boukhalkhal, aux dirigeants des secteurs de l'éducation et de la culture, du TRC, du centre culturel Mohamed-Laid-Al-Khalifa, de la maison de la culture Malek-Haddad, en



Badr'Eddine Mili.

particulier M. Foughali, M^{me} Khelkhal, M^{mes} Bouchemal et Belbel, directrices, respectivement, de l'école El- Ghassiri et du lycée Réda-Houhou, Si Hassan, directeur des activités culturelles à la direction de l'éducation, M^{me} Daho, directrice du musée Cirta et sa collaboratrice M^{me} Bendali, M. Yacine Hannachi, directeur de Média Plus, les frères Djaghbalou, propriétaires d'El-Bey-Hôtel, M. Guidoum, directeur de l'hôtel Cirta, M. Mohamed Salah Aarar, couturier à Rahbat El-Djemal. Je n'omettrai pas de citer les journalistes de la presse régionale et nationale qui nous ont accompagnés tout au long de notre travail, ainsi que les chanteurs et musiciens Amir Bensaïd, Karim Zerline et Halima Touati en plus des représentants de la société civile, en particulier MM. Benzaghouta, Belekhal, Bouaziz et Les Amis de Cirta. J'ai dit, sur place, que ce film avait, dès sa mise en route, cessé d'être la propriété d'un auteur et qu'il était devenu le bien immatériel d'une population qui avait longtemps souffert de l'occultation de son rôle et de sa place dans les résistances et les luttes de l'Algérie. A mon sens, *Le Dernier Hiver* va contribuer à réparer une injustice et restituer à Constantine sa dignité de grande ville militante du Mouvement national et de la Révolution armée. Je ne terminerai pas sans relever la contribution éminente à la réussite de ce film de chevilles ouvrières de l'équipe qui l'a réalisé, entre autres, Nassima Moussaoui, Saïd Dekkar, Rahma Adjrane, Fethi Saidi, Mohamed Bensmain, Merwan Djaafar, Nacer-Eddine Cherchalli, Kamel Aït Chibane, Malik Ghanem, Rachid Kadri, Nawal Boudjemaâ, Hacène Belhamlaoui ainsi que tous les comédiens et tous les figurants, quel que soit leur rang.

A quelle date le film sera-t-il diffusé ?

La programmation du film relève de la décision de l'EPTV, mais sans préjuger de cette date, je pense qu'elle coïncidera, probablement, avec le 5 Juillet de cette année. Le montage dirigé par Tewfik Akroum et la composition de la musique que j'ai confiée à Merwan Farah avancent à un rythme satisfaisant.

Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Dans le court terme, mon objectif est de convertir *Le Dernier Hiver* en long métrage de cinéma et d'en faire l'ambassadeur de Constantine et de l'Algérie auprès des festivals internationaux.

Un vœu ?

Oui, un seul ! Je lance un appel aux autorités compétentes, à l'échelle nationale et à l'échelle de la wilaya pour sauver Aouinet El-Foul du naufrage et de faire, enfin, bénéficier ce quartier-martyr des progrès de l'indépendance, lui qui a sacrifié ses meilleurs fils sur l'autel de la liberté. Le groupe Djillali Mehri dont les hôtels Ibis et Novotel surplombent ce musée à ciel ouvert de la Révolution devrait, lui aussi, s'y intéresser et l'intégrer dans ses projets de modernisation du centre-ville. Il le mérite largement.

Entretien réalisé par Mokhtar Benzaki